



Jockey, noir et célèbre

Mon père, cet inconnu

NELLY DAVIES



éditions du
ROCHER

CHEVAL, CHEVAUX

JOCKEY, NOIR ET CÉLÈBRE
Mon père, cet inconnu

NELLY DAVIES

JOCKEY, NOIR ET CÉLÈBRE
Mon père, cet inconnu

Avec une présentation de Christian Delâge

**CHEVAL
CHEVAUX**

*collection dirigée par
Jean-Louis Gouraud*

© Éditions du Rocher, 2009, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-268-06671-4

ISBN pdf : 9782268095530

PRÉSENTATION

Venir au monde à la fin du XIX^e siècle avec la peau noire, en pleine ségrégation, dans une famille pauvre du Kentucky, et se transformer en une vedette internationale du turf, riche et admirée, c'est le tour de force accompli par le père de Nelly Davies. D'autant plus méritoire qu'il lui aura fallu plusieurs fois tomber puis renaître, successivement reconstruire sa vie après les tempêtes du Ku Klux Klan, de la révolution soviétique, de l'occupation nazie et des drames intimes... Enfin, au terme de ce périple au galop entre Keeneland et Moscou – aller et retour! – jalonné de milliers de victoires, finir sa vie dans l'élégante silhouette d'un des plus éminents entraîneurs de Maisons-Laffitte, tel aura été l'ultime accomplissement de celui que le village appelait « Jimmy » Winkfield.

Luxueusement déployé entre la Seine et la forêt de Saint-Germain-en-Laye, le premier royaume des galopeurs – bien avant Chantilly – a longtemps été surnommé « le village ». Parce que c'en était un, avec son église et son marché, ses cafés et ses épiceries, ses écoles et surtout sa population, qui s'était établie là, autour des chevaux, et pour laquelle la gâpette, les jodhpurs et les boots constituaient la tenue quotidienne. Pas une rue, depuis le fond du parc jusqu'à Mesnil-le-Roi – qui ouvrait sur les pistes

forestières de La Muette (2 000 mètres de ligne droite !) – où ne nichait au moins une écurie, souvent plusieurs.

Un village avec sa vie de village. C'était avant les résidences anonymes de standing pour cadres supérieurs de Neuilly-sur-Seine jugeant les chevaux polluants, exigeant désormais de les confiner en frontière de la station d'épuration d'Achères...

Un village où on se connaît, on s'aime, on se déteste, on se regarde, on se juge, on s'admire, on se supporte, on se fâche, on se réconcilie, où chacun tient son rôle, où on vit ensemble. On peut y être français, mais surtout anglais. Les courses de pur-sang sont une invention britannique.

Un village, donc, où Nelly Davies a vu le jour, alors que venait d'éclater la Seconde Guerre mondiale. Sa mère était la fille d'un entraîneur anglais venu d'Autriche, Joë Davies. Son père était le crack des jockeys américains, « cravache d'or mondial du début du siècle » comme le désignait *Le Figaro*, James Winkfield. Non seulement il conduisit bien des chevaux du premier nommé à la victoire, mais il séduisit également sa fille. Laquelle eut deux enfants de lui, Jim et Nelly. Or il se trouvait dans le même temps marié à sa troisième épouse, une aristocrate russe.

Au village, la petite Nelly se retrouva dans le rôle de la métisse, de la « bâtarde » élevée par une mère sans époux à qui son propre père n'avait pas pardonné la faute...

Sa vie durant, elle fut la mieux placée pour mesurer l'infranchissable distance qui sépare la gloire du bonheur. Certes, elle y a magnifiquement survécu. Mieux encore, elle s'est tenue hors de portée de toute rancune. Pire que cela, elle a donné de l'amour.

Sous quelques réserves, sans doute : fonder un foyer, une vie de couple, pour elle, n'avait aucun sens. Elle s'est

contentée de vouloir des enfants. Jamais, non plus, elle n'est devenue cavalière. Des réticences compréhensibles. Une sorte d'éloignement par prudence. Peut-être a-t-elle ressenti le danger de ces vies de passion, chaotiques, incertaines, faites de courants, de dérives, de bons vents et de vents contraires ? Toujours est-il qu'elle a rangé la sienne dans la norme, suivant la voie du secrétariat, qui l'a conduite jusqu'à une carrière de clerc de notaire.

Pour vivre, mais pas pour oublier. Nelly n'a jamais voulu oublier. Au contraire. L'amour – et la fascination – qu'elle vouait à ce père qui vivait ailleurs, est demeuré immense. À tel point qu'il a rempli sa vie entière. À tel point qu'elle a attendu avec impatience l'âge de la retraite pour l'écrire, l'étaler au grand jour.

Il lui fallait tout dire. Les souffrances et ceux qui les ont soignées : sa mère et sa grand-mère, ses amies, ses amours, ce père insaisissable. Ce Jimmy Winkfield, célèbre et harcelé par les mauvais sorts, qu'elle n'a connu qu'à l'âge de treize ans, pour le perdre, le retrouver, le perdre à nouveau... Cet homme strict, élégant, qui la vouvoyait. Cet étranger qui parlait en chef de famille. Cet inconnu qui avait souci d'elle... Cet écorché de la chance et de la malchance qu'elle aimait plus que tout au monde.

Nelly Davies n'a pas rédigé ici la biographie de son père (cela aussi eût été captivant). Elle a couché des phrases et des mots à n'en plus finir pour en dire tour à tour l'absence cruelle puis la présence bénie. De la douleur à la joie. De l'incompréhension à la complicité. De la récrimination à la compassion.

Elle a décrit sur un pavé de feuilles blanches ce que nous ignorons, ou ne supposons pas, lorsque nous admirons les fabuleux destins. On dirait aujourd'hui : les dégâts collatéraux.